

**ZAKIA KHATTABI**

« JE NE RÊVE PAS  
DE FAIRE GAGNER  
UN PARTI,

**JE RÊVE DE  
CHANGER  
LE MONDE »**

Surnommée « la baronne » par Jean-Michel Javaux, Zakia Khattabi en porte fièrement la parure : perles au oreilles, éventail et veste Barbour. Cette panoplie de bourgeoise catholique bon teint est bien entendu trompeuse. Née il y a 41 ans à Saint-Josse-ten-Noode, la coprésidente d'Ecolo a grandi dans un milieu populaire et musulman. À la maison, ils étaient sept, avec un père ouvrier et une mère voilée. Ce qui n'a pas empêché les études « intellectuelles », le féminisme et le succès politique d'une forte en gueule qui a aussi été sacrée web leader de l'année, notamment pour son utilisation féroce de Twitter.

ENTRETIEN PAR MYRIAM LEROY  
PHOTOS JULIEN BUCHEM

Jean-Michel Javaux la surnomme « la baronne ». Zakia Khattabi se rafraîchit à l'éventail, arbore fièrement une veste Barbour et porte des perles aux oreilles : la panoplie complète de la bourgeoisie catholique bon teint. Sauf que non : la coprésidente d'Ecolo, née il y a 41 ans à Saint-Josse-ten-Noode, a grandi dans un milieu populaire. À la maison, ils étaient sept, avec un père ouvrier et une mère voilée.

Pas grand-chose ne prédestinait Zakia Khattabi à une carrière politique, encore moins en tête de gondole. Ce monde, ce n'était pas le sien. Les hauts cadres d'Ecolo se côtoyaient déjà dans des assemblées étudiantes, tandis qu'elle, femme, jeune, issue de l'immigration marocaine, sans réseau, ignorait tous des codes, même ceux des partis prétendument sans codes. « Rien, dans la manière dont le monde politique fonctionne, n'est fait pour que des profils comme le mien émergent », souligne-t-elle. Mais, à la suite de la débâcle électorale de mai 2014 et des adieux à la scène d'Emily Hoyos, le ticket que la députée fédérale forme avec l'ancien président du parlement wallon Patrick Dupriez l'emporte face à celui, levé à la dernière minute, de Christos Doukeridis et Chloé Deltour. Le plébiscite n'est pas éblouissant : 60 % des militants votent pour eux. L'arrivée de Zakia Khattabi et Patrick Dupriez à la tête d'Ecolo marque une césure avec la culture du passé et suscite une certaine méfiance parmi les stars de l'appareil. Il faut maintenant, alors qu'Ecolo est dans l'opposition partout, se faire connaître et reconnaître. Zakia Khattabi s'y emploie au moyen d'une communication mordante. Utilisatrice compulsive du réseau Twitter, elle s'indigne, s'emporte, raille, dénonce. Là où ses homologues relaient des communiqués de presse officiels et des photos de pince-fesses, elle se pose en idéologue. « On me traite parfois de dogmatique... Mais oui ! Je n'ai pas fait Solvay. La gestion ne m'intéresse pas. Quelle honte y a-t-il à avoir une utopie et un projet de société ? »

— En septembre dernier, l'organisation de jeunesse d'Ecolo a diffusé une photo truquée de Theo Francken en uniforme SS. En réaction, le Parti populaire de Mischaël Modrikamen a publié sur son site un photomontage, vous représentant en collabo en train de vous faire raser le crâne.

Quand un journaliste m'a envoyé cette image, à côté de laquelle j'étais passée, ça m'a fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Et spontanément, alors qu'on sait ce que je pense de lui, j'ai eu une pensée pour Theo Francken et ce qu'il avait dû ressentir en découvrant le photomontage qui le caricaturait. Ce qui a été le plus difficile à vivre, pour moi, c'est la relative indifférence avec laquelle cette histoire a été traitée ou plutôt dédaignée. Par les médias, mais aussi par les gens de mon parti. Personne ou presque ne s'est manifesté pour me soutenir ou prendre de mes nouvelles. Mais j'ai été très touchée par la réaction de Jean-Marc Nollet, qui a même proposé ses services pour leur casser la gueule (*rires*), et émue par la conversation téléphonique de plus d'une heure que j'ai eue ce jour-là avec Patrick Dupriez, qui était malade pour moi.

— Une réponse « du berger à la bergère » vous aurait caricaturée en rescapée des camps. Ici, cette femme tondue, c'est vous rabaisser à votre dimension sexuelle.

En effet. Et c'est d'autant plus *trash* qu'il est rare qu'on se permette de me réduire à mon sexe, du moins en face à face, parce que je ne laisse pas la place à ce genre de chose. Il y a un problème structurel de sexisme dans le monde politique, mais il est de notoriété publique que je suis une féministe, et pas une petite chose fragile. Une anecdote, quand même : il y a quelque temps, j'avais dû annuler un rendez-vous professionnel avec un homme politique d'envergure et il s'en était inquiété. Je lui avais répondu : « Le jour où on devra vraiment se parler, je prendrai ma voiture et tu me trouveras sur le pas de ta porte. » Là, il m'avait rétorqué : « Mon épouse ne serait pas contente, prenons plutôt tout de suite une chambre à l'hôtel. » Je ne me suis jamais sentie aussi humiliée de toute ma vie. C'est scandaleux comme attitude, mais je n'arrive pourtant pas à dénoncer publiquement le nom de cet homme. Alors je me dis que toutes ces femmes qui confrontent ceux qui ont eu des comportements déplacés à leur égard sont bien courageuses.

— Quelle vision du féminisme avez-vous envie de défendre ?

Un féminisme universaliste. Dans le contexte actuel, l'enjeu de la diversité interpelle toute la société, et singulièrement

le féminisme : on voit que certains se découvrent féministes pour mieux pointer ou discriminer d'autres groupes. Le mouvement se divise, ça me préoccupe. Or, toutes les femmes, partout dans le monde, dans toutes les couches de la société, subissent des oppressions similaires : il y a une expérience féminine universelle du patriarcat. Et on l'oublie parce que certains ont confisqué ce débat avec d'autres visées que l'égalité. Cela m'étonne de voir qu'alors même que les féministes sont bien placées pour prendre la mesure de ce qu'est la domination, elles ne la perçoivent pas toujours...

Par exemple, sur la délicate question du voile, qu'on soit pour ou contre, comment peut-on défendre l'exclusion de jeunes femmes de l'université ou de l'école au nom du féminisme, quand on sait ce que la scolarité a comme fonction dans la libération et l'émancipation des femmes ?

Je vois naître des chapelles au sein du mouvement féministe. On me dit qu'il y a toute une série de jeunes femmes qui s'inscrivent dans l'afroféminisme. Je porte, bien sûr, la théorie de l'intersectionnalité (*qui désigne la situation de personnes au carrefour de plusieurs discriminations, en l'occurrence ici le racisme et le sexisme*), mais en même temps je m'inquiète de voir ces femmes penser qu'elles portent un combat qui leur est propre. On me parle de féministes musulmanes : moi, je ne crois pas au féminisme qui se réclame de la religion, quelle qu'elle soit. En fait, le mouvement ne s'est pas réinventé à l'aune de la réalité de la diversité, il l'a intégrée en son sein mais en alignant, côte à côte, les revendications. On n'a pas repensé un paradigme féministe qui nous appartiendrait à toutes, au-delà de nos appartenances culturelles ou culturelles.

— **On se souvient des courriers violemment racistes que vous aviez reçus, en 2014, après un vif échange au Sénat avec Maggie De Block, alors secrétaire d'État à l'Asile et à la Migration. Mais vous subissez aussi un racisme plus ordinaire. Comme quand Pascal Vrebos vous demande, à la télé : « À 90 ans, vous vous voyez où ? Toujours en Belgique ? » Alors que vous êtes née à Saint-Josse...**

Et il se produit des petites choses comme ça tous les jours. Ça n'a l'air de rien, mais c'est faux. Les mots ne sont pas neutres, ils contribuent à façonner l'univers symbolique dans lequel on évolue. Le langage de Theo Francken, pour en revenir à lui, est dévastateur. Il y a quelque temps, j'ai déjeuné avec le président du MR, Olivier Chastel, et, de manière très sincère, je lui ai dit : « Ce n'est pas la présidente de parti ni la militante qui te parle, mais est-ce que vous prenez la mesure de l'état dans lequel vous allez laisser la Belgique en couvrant toutes les outrances de Francken et de la N-VA ? » Je suis sans doute plus attachée à la Belgique que Francken et, aujourd'hui, c'est moi qui suis pointée comme l'étrangère. C'est délirant.

— **On ne sait pas grand-chose de l'environnement familial dans lequel vous avez grandi, si ce n'est que vous venez d'un milieu ouvrier.**

Je ne rêvais pas de faire de la politique. Moi, dans la vie, je voulais être une intellectuelle. Dans cet état d'esprit, l'enjeu n'est pas d'être populaire. Mettre en scène ma vie privée ne m'intéresse pas. Si j'ai fait le choix de devenir une personnalité publique, ce n'est pas le cas de ma famille. Par respect pour elle, je ne tiens pas à l'exposer alors qu'elle n'a rien demandé.

— **Vous ne vous exprimez pas sur vos éventuelles convictions**

**spirituelles ou religieuses, alors que des élus écologistes de premier plan, comme Jean-Michel Javaux et Philippe Lamberts, ont donné des interviews centrées sur la question de la religion. Parce que l'islam risque de susciter des réactions de rejet ?**

Je n'ai jamais parlé de ça parce que j'estimais que ça relevait de la sphère privée. D'ailleurs, l'interview de Philippe Lamberts sur sa foi, je ne vous cache pas que je l'ai trouvée un peu étrange. Mais, aujourd'hui, j'ai envie d'amener ce thème-là sur la place publique, pour en faire un enjeu politique. J'ai été élevée dans la tradition musulmane. Mes parents m'ont donné la même éducation qu'ils ont reçue. Ma mère est voilée, oui. Et ça ne l'a pas empêchée de me faire comme je suis.

On me dit parfois que je suis l'exemple d'une intégration réussie. Alors oui, sans doute, mais au fond, qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai donné des cours en prison, dans les années 1990. Je voyais tous ces jeunes issus de l'immigration qui dealaient, qui volaient. Aujourd'hui, ces délinquants n'ont plus tout à fait le même profil, mais, à l'époque, ils ne faisaient pas ça pour acheter un vol direct vers La Mecque. Ils voulaient appartenir à la société de consommation, ils rêvaient de la dernière paire de baskets, d'une grosse bagnole. Leur volonté de correspondre à tout ce qu'on leur balançait à la télé était telle que ça les menait à des dérives. Et l'analyse qu'on en faisait, c'était qu'ils n'étaient pas intégrés. Or, c'était peut-être quelque chose d'un ordre inverse.

Concernant mon intégration et celle de mes parents, nous étions de grands solitaires, nous ne faisons en réalité partie d'aucune communauté. Nous étions plutôt repliés sur la structure familiale. Nous ne collions pas aux clichés. Aujourd'hui, je rencontre de jeunes filles voilées qui ne

---

**« Il y a un problème structurel de sexisme dans le monde politique, mais il est de notoriété publique que je suis une féministe, et pas une petite chose fragile. »**

---

correspondent pas du tout à l'idée que certains s'en font. Eh bien, il n'y en aurait qu'une qui ne rentrerait pas dans ce moule, je continuerais à me battre pour qu'elle puisse avoir sa place. Mon principal combat, c'est celui de la liberté : la mienne, et celle des autres. J'en rigole souvent avec Pascal [Devos], mon directeur de la communication. Je lui dis que s'il y a quelque chose qu'il veut me faire faire, alors il doit me manipuler habilement. S'il me dit « il faut faire ça », si je vois une contrainte, je vais me cabrer et faire autre chose !

— **Que pense votre chargé de communication de votre expression sur Twitter, compulsive et corrosive ?**

D'un côté, on dit qu'il faut renouveler les profils et la manière de faire de la communication politique et, d'un autre, j'entends qu'en tant que présidente de parti, je ne devrais pas tweeter comme ça. Mais tant pis. Au début, je prédisais un ulcère à Pascal, à force qu'il s'affole en se levant le matin, paniqué à l'idée de découvrir ce que j'avais bien pu tweeter

pendant la nuit. Maintenant, il me connaît bien et ça l'inquiète beaucoup moins. Et puis, je viens quand même de gagner le Lobby Award du web leader de l'année! Quand je l'ai appris à Pascal, je lui ai dit que ça ne risquait pas de me faire changer d'attitude sur les réseaux sociaux. La communication convenue, franchement, je n'en vois pas l'intérêt. Par ailleurs, contrairement à pas mal de cadres d'Ecolo, je ne suis pas issue du mouvement étudiant, je n'ai pas été dirigeante de la FEF, je n'ai pas de réseau, les gens me connaissent peu, même à l'intérieur du parti. Je dois donc me saisir de Facebook et Twitter pour exposer qui je suis et ce que je veux. Comme nous sommes dans l'opposition partout, comme ni Patrick Dupriez ni moi ne siégeons dans les assemblées parlementaires – qui sont des lieux où la parole est répercutée par les médias –, il faut attirer l'attention d'une autre manière.

— **Vous avez grandi dans une fratrie de cinq enfants, avec une sœur jumelle. Comment trouve-t-on sa place dans une configuration pareille ?**

Si je suis aussi indépendante, si soucieuse de ma liberté et de mon autonomie, c'est sans doute lié à ça. Quand nous sommes nées, en 1976, ma mère ignorait qu'elle attendait des jumelles. À l'échographie, nous étions disposées de telle manière qu'on ne distinguait qu'un seul fœtus. Quand elle a accouché, le médecin lui a dit: « Vous avez deux belles petites filles. » Elle a répondu: « Oui, elles sont à la maison », croyant qu'il faisait référence à mes sœurs aînées. Le médecin lui a répondu: « Non, non, elles sont là. »

Enfant, j'avais l'impression de m'appeler ZakiaZineb, en un mot, et de ne pas exister comme individualité. Ma mère adorait nous habiller de la même manière. J'avais horreur de ça. Cette gémellité m'a plus marquée que je ne le pensais. Ce n'est que beaucoup plus tard que nous sommes devenues amies, ma sœur et moi, quand nos chemins se sont séparés et que nous avons pu poser nos propres choix. Je suis très admirative de son parcours. Elle a deux filles, c'est presque un cliché de la famille du bonheur. Et à côté de ça, elle mène une belle carrière dans la finance. Elle s'inquiète toujours de mon emploi du temps. Or, c'est plutôt elle qui a un horaire de dingue, en tant que salariée et maman. Je ne sais pas comment font les gens pour gérer de front le travail et la vie de famille. En particulier en politique, où, même quand tu as l'air disponible, tu ne l'es pas, parce que ton travail tourne encore dans ta tête.

— **Vous avez fait vos secondaires dans une grande école bruxelloise huppée...**

Oui, et je ne me suis jamais sentie discriminée. Dans ces milieux, tu ne trouves pas de racisme du moment que tu es de la même classe sociale que les autres. On devait peut-être me prendre pour une fille de diplomate, l'idée n'effleurait pas mes camarades que j'étais fille d'ouvrier. Ça m'a fait grandir dans une insouciance et une inconscience relatives. Mes engagements politiques ne sont donc pas le fruit de difficultés que j'aurais dû affronter sur un plan personnel.

— **Par la suite, alors que vous rêviez de faire le droit, vous avez fait des études d'assistante sociale.**

Il faut dire qu'à l'époque, je confondais le droit avec la justice; or, c'est juste la légalité. Mais je n'étais pas sûre de réussir l'université. J'ai d'abord opté pour un premier diplôme plus accessible. Une fois le cursus terminé, je n'avais pas envie d'aller tout de suite sur le terrain, mais plutôt d'inscrire l'action sociale dans une réflexion structurelle. J'ai alors fait une licence en travail social à l'Université libre de Bruxelles, où je me suis passionnée pour les théories de construction sociale de la réalité. Ces théories ouvrent des perspectives incroyables. Rien n'est immuable. Si tout est construit, tout peut aussi être déconstruit. Pour déconstruire, j'ai fait de la recherche. Et pour reconstruire, je me suis engagée en politique.

— **Pourquoi Ecolo ?**

Parce que j'étais de gauche et touchée par les questions environnementales. Mais être un environnementaliste ne fait pas de vous un écologiste: l'écologie prend en compte les dimensions d'autonomie et d'émancipation des individus. C'est vrai que le socialisme a fait beaucoup pour les classes populaires, notamment issues de l'immigration, mais, à titre personnel, je n'ai jamais constaté que les socialistes accordaient de l'importance à la question de la dignité de mes parents, par exemple. Je n'ai jamais ressenti qu'ils avaient à cœur de leur laisser la possibilité de poser eux-mêmes leurs propres choix. D'autres décidaient pour eux parce qu'ils estimaient savoir ce qui était bien pour eux.

— **Vous avez dit, lors d'une de vos premières interviews: « Le socialisme, c'est has been. Cette façon de partager le monde entre dominants et dominés ne fonctionne plus. C'est trop simple. » Elle est étonnante, cette déclaration.**

C'était maladroit, comme formulation. Ce que je voulais dire, c'est que nous avons changé de monde. La question ne se pose désormais plus en termes de facteurs de production. Il faut mettre à jour ce logiciel-là. Je trouve que la gauche traditionnelle continue de lire le monde à travers une grille qui est dépassée. Les inégalités n'ont plus les mêmes formes que jadis. Par exemple, mon mari, qui est indépendant, galère autant que bien des salariés.

— **Quelle leçon la montée du PTB livre-t-elle à Ecolo ?**

Une leçon? Peut-être du point de vue de la communication. Les leaders du PTB sont d'une efficacité redoutable en ne faisant jamais dans la nuance. Tout l'inverse de nous. On a plus de scrupules qu'eux. Sans doute un peu trop. Il faut dire que le PTB est organisé de façon très verticale, ce qui permet cette efficacité.

— **Que reste-t-il comme argument à Ecolo quand tout le monde se réclame de l'écologie aujourd'hui ?**

Effectivement, tout le monde fait du vert. Mais quand Elio Di Rupo dit qu'il est écosocialiste et qu'il va en grande pompe inaugurer le chantier d'un Primark, il y a un truc qui ne

colle pas. Être écologiste, c'est évidemment se préoccuper des questions vertes, mais si on ne fait que ça, c'est voué à l'échec. Il faut remettre fondamentalement en question le modèle, sinon c'est un emplâtre sur une jambe de bois. Mon père était ouvrier, c'est lui qui a fait de moi la présidente de parti que je suis. Mais il lui arrive quand même parfois de penser qu'il n'a pas réussi sa vie parce qu'il ne roule pas dans je ne sais quel modèle de voiture. Et ça me tue. On existe au-delà de ce qu'on produit et de ce qu'on consomme. Et avant que les autres partis ne le comprennent...

— **Pierre-Yves Dermagne, le jeune chef de groupe PS au parlement wallon, a déclaré sur Twitter:**  
**« Notre ambition écosocialiste à nous n'est pas qu'on vende à Uccle des poulets de ferme impayables au marché bio-bobo du samedi matin, mais de pouvoir nourrir sainement tous les hommes. »**

**Un commentaire ?**

C'est d'un caricatural! Je me dis que franchement, si c'est ça l'écosocialisme, on n'est pas sorti de l'auberge, et si c'est ça la jeune génération socialiste, quelle déception! Il faudrait plutôt dénoncer le fait qu'on fait manger de la merde aux classes populaires... Pierre-Yves Dermagne se trompe de combat. Ce qui n'est pas normal, c'est de bouffer un poulet pour un euro cinquante. Et puis, remontons un peu: si on offre un produit médiocre à un prix défiant toute concurrence, c'est parce que, derrière, il y a des gens qui se tuent au travail, à qui on ne donne pas un juste salaire. Si un socialiste n'est pas capable de le voir, il n'est pas écosocialiste et, surtout, il n'est pas socialiste! Avec des slogans faciles comme ceux qu'emploie Dermagne, on est dans des jeux politiques. Moi, je ne rêve pas de faire gagner un parti, je rêve de changer le monde. Le parti n'est qu'un levier.

— **Se moquer des bobos est très à la mode, ces temps-ci.**

Quand on me traite de bobo, je réponds: bien sûr! On me le balance comme si c'était une insulte. Mais non! Merci maman, merci papa pour tous les sacrifices auxquels vous avez consenti pour me permettre de le devenir. Souvent, les gens qui traitent les autres de bobos sont justement ceux qui sont nés le cul dans le beurre. J'ai une anecdote à ce propos. Je me suis offert une veste Barbour avec mon premier salaire et je la porte tout le temps. Figurez-vous que, chez Ecolo,

certain ont envie de brûler cette veste, ils ne la supportent pas. Mon mari me dit: « Tu sais, ça ne parle pas de toi, ça parle d'eux. » Parce qu'eux viennent d'un milieu catholique bourgeois et que, par la suite, ils ont eu le loisir d'en rejeter les emblèmes. Dans leur milieu d'origine, tout le monde portait cette veste: elle leur renvoie quelque chose de leur histoire, mais ne dit rien de la mienne. Quand je vais chez ma mère avec ma Barbour, elle ne voit pas la différence avec une autre veste. De temps en temps, on me dit qu'avec mon look, je

fais trop bourgeoise et que ça ne va pas. Mais c'est quoi, cet imaginaire qui estime que les classes populaires doivent avoir l'air dégueulasses? Les gens se permettent de me faire la leçon à propos de sujets qui les dépassent. On me reproche parfois de tenir un discours trop compliqué, de m'exprimer en termes trop élaborés. C'est une remarque que je n'ai jamais entendue à propos de Philippe Lamberts, par exemple. Alors pourquoi moi, je devrais tout revoir à la baisse? Pour rassurer vos propres biais de perception du monde? Mais tout ça m'amuse, au fond. Je sais que je casse les codes.

— **Vous dites ne pas vouloir rester vingt ans en politique...**

Je me demande souvent si je suis à la bonne place là où je suis, tant je suis travaillée par la question du sens. Tout ce jeu théâtral en politique ne m'amuse plus. J'ai besoin d'autre chose.

— **Vous êtes donc à mi-parcours. Où serez-vous dans une dizaine d'années ?**

J'ai envie d'activisme, de trucs de femmes et de m'inscrire dans des solidarités avec des mouvements du Sud. Dans le cadre de ma fonction, je fais des visites sur le terrain. Récemment, je suis allée aux cliniques Saint-Luc, à Bruxelles, passer une après-midi dans différents services médicaux. J'ai été épatée par ce que ces gens réalisaient, concrètement, au quotidien. Je me suis dit: et nous, qu'est-ce qu'on fait? On s'engueule sur Twitter... André Flahaut a un jour dit de Laurent Louis qu'il était une erreur de la démocratie. Parfois je me dis ça de moi. Je ne crache pas dans la soupe et je ne veux pas scier la branche sur laquelle je suis assise, mais c'est par hasard que je suis là. Je suis très atypique, et comme j'ai fait les bonnes écoles, ça ne se voit pas. Je connais les codes, j'adopte les bons comportements. Mais il m'arrive de me dire que j'ai trop de convictions pour faire de la politique. —